

# PICARD PIQU'HARDY

## LES TROIS FRÈRES CHÉZELLES ROGER, HENRY, ARTHUR

Par le comte d'Osmond

C'est en 1851 que les trois frères formèrent leur sympathique équipage. Prenant la succession de mon ami Poilly, qui eut jadis sous ses ordres le plus admirable vautrait de France, dont l'ensemble sans pareil ne se retrouvera plus, ils tinrent à honneur de conserver tout d'abord son glorieux bouton de Picard Piqu'Hardi, dont le panégyrique n'est plus à faire. L'ayant eux-mêmes brillamment porté autrefois à Folambray, ils n'eurent garde de le changer.

En parcourant la première liste des sociétaires, j'y retrouve le nom d'Arthur de Courval, cet excellent camarade, lui aussi disparu. Vrai type de l'ancien officier de cavalerie à panache, caracolant devant les femmes ou faisant les yeux doux à un carafon d'eau-de-vie, c'était aussi un passionné du grand art. Nachet, Moreau, le duc de Brissac, Sainte Aldegonde, la Trémoille, d'Hinnisdal, d'Heursel, etc., etc., faisaient aussi partie de ce splendide équipage, et quant aux Chézelles, comprenant ce que renfermait ce spirituel cri de ralliement de Picard Piqu'Hardy, véritable marque de Vénérerie aussi pétillante, pimpante et mousseuse que le plus pur des Cliquots — ils eurent l'esprit de le relever en le cousant de nouveau à leurs habits de chasse.

Abandonnant toutefois les vieux usages de Poilly, dont l'équipage de sanglier était composé de chiens anglais, et ne comptant chasser que le cerf, ils se remontèrent avec des croisements de Lices de Haut-Poitou et Normandes et des étalons Fox-Hounds provenant de chez les ducs de Beaufort, de Rutland — où autrefois moi-même j'ai été recruter d'excellents chiens — et des Lords Fitz-Harding et Fitz-Williams. Depuis lors, l'élevage s'est continué sur cette donnée première, et la meute actuelle en est le résultat.

D'un commun accord, Roger, l'aîné des trois frères, fut placé comme maître à la tête de l'équipage. Le choix ne pouvait être meilleur ; son calme, sa patience et son urbanité le désignant d'emblée à ce poste d'honneur qu'on improvise actuellement mais qu'autrefois on ne pouvait occuper sans en comprendre les responsabilités et les devoirs. Élégant, d'un visage sympathique, beau cavalier, d'une jolie tournure, Roger, dont aujourd'hui la barbe est grise, la vie sévère et les pensées sans doute assombries par l'âge, était, à l'époque dont je parle, un dilettante dans l'art de plaire et ses succès dans le monde ne se comptaient plus. Il eut toutefois le don de ne pas s'en griser, et resta toujours ce qu'il est encore, l'homme simple par excellence. Quant à Henry, le brillant officier des guides, la Providence l'avait pétri dans un moule tout différent. Autant son frère était tempéré, autant lui se révélait ardent de la vie, véhément à la chasse, impétueux aux tumultes du sang. Parfait camarade, bon vivant suivant cette expression toute française — jamais préoccupé de l'effet ni des journaux de mode, il a su vieillir en conservant ses anciens amis, et son cœur est resté aussi chaud, à leur égard, que pour les entraînements d'un laisser-courre. Arthur, le plus jeune de ce triumvirat, fut — et je dis fut, car l'agronomie l'a pris tout entier — un très fin veneur. Très à la mode en son temps, gai,

aimable, faisant des frais, il aurait pu comme Boufflers mettre à la garde de son couteau de chasse de nombreux flots de rubans, mais s'il possédait l'art de plaire, il eut toujours le bon goût de ne jamais en faire parade. Entremêlant au culte mondain celui de la chaste Diane, il conduisit toujours fort bien sa barque entre ces deux dévotions, et fanatique de Vénérerie, il évita sagement de s'amollir aux enivrements des salons, en donnant au grand art une large part de son existence. Aussi le plus souvent, cantonné en déplacement au fond d'un village, il mena la vie saine d'un homme des bois. Enthousiaste du rôle de valet de limiers qu'il exerça de préférence à l'équipage, il s'y révéla de premier ordre, et une fois à cheval, après le rapport, il savait piquer, mieux que personne, laissant, parmi sa génération, une réputation justement méritée de hardi et adroit cavalier. Désormais, Roger et lui ne chassent plus guère ! L'un paraît s'être retiré du monde ; l'autre, après avoir appartenu au grand art, s'est dévoué à la terre, et a remplacé ses valeureux hunters par des charrues perfectionnées. Ainsi donc des trois frères un seul sur la brèche : c'est Henry, portant encore allègrement la tenue bleue et ventre de biche, cet historique ventre de biche du Prince de Condé. Malgré son poids et sa vue fatiguée, il suit toujours vaillamment le nouvel équipage de Picard Piqu'Hardy, dont son fils Gaëtan est maintenant l'heureux possesseur.

Pour revenir maintenant en arrière, aux débuts des Chézelles, il me paraît nécessaire de dire quelques mots sur leur manière de diriger leurs laisser-courre. Henry et Arthur, Plus piqueurs que Théodore lui-même, appuyaient généralement la chasse en tenant chacun une des ailes, tandis que Roger suivait patiemment sur les derrières, en véritable chef d'armée, surveillant ce qui s'y passait, et prêt à venir à la rescousse au bon moment. Doué d'un merveilleux instinct, il devinait pour ainsi dire ce qui se passait en tête, et au premier défaut, à la première maladresse d'un chien ou d'un homme, il rejoignait avec la queue — plus sage et moins vite - et grâce à la sûreté de son coup d'oeil et de son jugement, débrouillait promptement la situation, se révélant ainsi un veneur di primo cartello.

L'équipage eut alors pour théâtre de ses exploits, en outre d'Halatte, la basse forêt de Coucy, Saint-Gobain et Villers-Cotterêts. Le train des chasses était assez bon, surtout en Halatte, dans les futaies de Mont-Pagnotte, et là, plus d'une fois, en suivant les chiens de mes amis, j'eus l'honneur de chevaucher auprès de Madame Henry de Chézelles, une de ces rares femmes du monde qui aiment véritablement la chasse pour la chasse. Toujours de belle humeur, jamais fatiguée, ne cherchant pas le cavalier-servant forcé d'être galant et de rester près d'elle, la Comtesse ne permettait à personne de se déranger pour l'accompagner, et exigeait même fort aimablement qu'on la laissât seule suivre sa chance comme les autres veneurs.

L'équipage, à cette époque, se composait ordinairement de cinquante-cinq à soixante-cinq chiens, avec Théodore comme premier piqueux et un valet de chiens à cheval. Très fin valet de limier, le premier homme de Picard Piqu'Hardi piquait fort bien en chasse. Mais avec les trois frères, était-il donc nécessaire d'avoir un nombreux personnel ? Chacun d'eux aux jours de chasse ne remplaçait-il pas haut la main tous les plus parfaits piqueurs du monde !

Un homme pour aller au bois, c'est peu, me direz-vous ? Mais vous avez oublié le plus jeune des trois frères, car celui-là était un véritable artiste dans l'art de « mettre devant ». Toujours en forêt,

marcheur infatigable, il faisait des quêtes énormes, et savait toujours ce qu'il y avait d'animaux à dix lieues à la ronde. Secondant fort utilement Théodore, et très expert sur la connaissance du pied, il rendit d'énormes services à l'équipage, surtout en Villers-Cotterêts, où autrefois il se trouvait fort peu de fauves. Avec ces deux énergiques valets de limier, on était toujours sûr de chasser.

Parmi les extravagantes randonnées fournies par Arthur, il en est une qui me paraît intéressante à citer. Parti à pied de Villers-Cotterêts à trois heures du matin, il alla faire la quête du Tillet et des Quatorze frères, et revint également à pied à Mortefér, où était le rendez-vous. Ce jour-là, Théodore avait au rapport une quatrième tête seule aux Mazures. Dès l'attaque, le cerf sans hésiter traverse de part en part la forêt de Villers-Cotterêts, débuche sur Compiègne, et presque à la nuit, après avoir pris cette masse de bois dans sa plus grande largeur, va se faire prendre à l'Aisne près de Rethondes. Bref, pour revenir à Villers-Cotterêts on dut faire au pas sept lieues de retraite, et minuit sonnait lorsque les veneurs descendaient de cheval. Total pour Arthur, vingt-deux heures passées en forêt. Ce trait se passe de commentaires ! Avant la guerre, et par une assez singulière bizarrerie, les cerfs sortaient beaucoup plus facilement de la forêt de Villers-Cotterêts qu'ils ne le font aujourd'hui. Ils venaient aussi plus souvent de Compiègne ou d'Ermenonville et y retournant très fréquemment.

Ces animaux en prenant ces grands partis donnaient de superbes chasses. Faut-il attribuer ces changements à la République ? Je serais tenté de le proclamer, mais je craindrais toutefois, en insistant d'être taxé d'exagération ou de partialité.

Je ne résiste pas maintenant au désir de citer quelques laisser-courre à l'actif de Picard Piqu'Hardy. Un cerf attaqué au Rond des Dames, à Villers-Cotterêts, est forcé au moulin de Chaalis (Ermenonville). Plusieurs sont pris en débuché avant de rentrer en forêt, soit à Droizelles soit à Versigny...

Une fois, un cerf attaqué en Villers-Cotterêts au Rond de la Reine, après avoir débuché sur Compiègne, et traversé cette forêt en écharpe, a repris la plaine, est entré en forêt d'Halatte et a été forcé près de Chevrières. C'est un trajet fabuleux.

En 1874, l'équipage a été cédé à Lubersac qui l'a conservé jusqu'en 1887, époque à laquelle il fut repris avec la location de Compiègne et d'Ermenonville, par Gaëtan de Chézelles, le fils de Henry. Elevé à l'école de ses oncles, le jeune veneur me paraît en tout point digne de son titre de maître d'équipage. Patient, soigneux, persévérant, il a parcouru déjà assez de pays pour juger ce qu'est une chasse, en savoir les difficultés et parfois même les dangers, témoin ce qui lui est arrivé un jour en courant un cerf en Normandie, du temps où il couplait déjà avec Lubersac.

L'animal, après un vigoureux laisser-courre, s'était arrêté pour tenir les abois en haut de ces formidables falaises qui surplombent la Seine au-dessus de Duclair. Servir le dix cors dans de pareilles conditions n'avait rien de bien tentant. Mais Gaëtan n'hésite pas ; il veut venir en aide à ses chiens, et à travers le gaulis se dirige, le couteau à la main, au devant de l'animal. Celui-ci, de fort méchante humeur, le charge dès qu'il l'aperçoit, le culbute en le tenant entre ses jambes, et cela à quelques pas du précipice. Dans cette effrayante situation, notre jeune veneur ne perd pas la tête, et larde aussitôt l'animal sous le ventre de sa lame effilée, tandis que la meute le harcèle de tous côtés.

Cramponné d'une main à une touffe d'herbe, le jeune veneur sentait bien que le moindre faux mouvement pouvait le précipiter dans l'abîme. A chaque moment, cet émouvant combat pouvait tourner au tragique et notre héros ne le voyait que trop. Cependant l'animal, perdant peu à peu ses forces par ses nombreuses blessures, finit par s'affaïsser du train de derrière, ses pieds glissent peu à peu en dehors de la falaise, et perdant tout à coup l'équilibre, il s'évanouit soudainement dans le vide, menaçant d'entraîner Gaëtan avec lui. Ce fut par miracle que le jeune Chézelles échappa à une mort certaine. En se relevant, il avait son uniforme de chasse en loques, et comptait sur son corps huit nobles coups d'andouillers.

Avec cette énergie et cet entrain de famille, le nouveau maître d'équipage de PICARD PIQU'HARDY est bien l'homme qu'il faut pour continuer les saines traditions de ses devanciers. Secondé par son piqueux Gauvin - des Gauvin de L'Aigle — très bon valet de limier piquant intelligemment, dévoué à son métier, Gaëtan chasse ma foi fort bien.

J'ai été les voir à l'œuvre à Ermenonville, dans ma vieille forêt où jadis j'ai tant galopé, et ce n'est pas sans émotion que suivant en invalide et en voiture, un de ses laisser-courre, j'ai traversé la route Osmond, où autrefois j'ai pris des sangliers. C'est en souvenir de mon arrière-grand-oncle, le spirituel original dont parle longuement dans ses Mémoires M. de Cheverny, et qui eut l'honneur d'être des intimes du prince de Condé, que le prince dernier donna notre nom à cette allée de son domaine. Là, au rendez-vous de la Maison Blanche, j'ai retrouvé Henry de Chézelles et quelques vieux amis, dont les reins ont mieux résisté que les miens aux réactions du cheval. Ai-je besoin de dire l'accueil qu'on me fit ? Il m'est allé droit au cœur.

Après avoir attaqué à Saint-Sulpice dans une harde de six cerfs, une quatrième tête s'est séparée, a passé le pavé d'Avesnes, et après une randonnée dans la direction de la Queue de Senlis, est venue se mêler aux biches, non loin de la Butte aux Gendarmes. Il y eut alors dans les sapins un long défaut de deux heures. C'était à perdre son latin ; il faisait très chaud, la voie était mauvaise, et je ne croyais plus à rien, lorsque le cerf rasé dans un trou — longé plus de vingt fois par les chiens en quête — bondit sous les pieds du cheval du piqueux. Reprenant alors sa course, il retourne directement à son enceinte d'attaque, se harde avec les cinq cerfs du matin, est assez promptement et fort habilement séparé, enfin faisant un dernier effort, il gagne le lac Molton. C'était sa fin. Nous eûmes là, par un splendide coucher de soleil, un pittoresque bat l'eau digne du pinceau de Landseer. Puis lorsque, avec une amicale courtoisie, on me fit, les honneurs du pied, j'eus un moment, trop court, hélas ! L'illusion d'être encore à vingt ans et d'avoir véritablement chassé. Mais ma victoria de louage, rangée à l'écart, me prouva facilement, lorsque j'y remontai couvert du gros manteau des podagres, que mon temps était bien fini. Aux jeunes dorénavant, comme Gaëtan, de nous remplacer. Avec lui, le grand art, Dieu merci, ne devra pas périr.

*Les Hommes des bois par le comte d'Osmond – 1892.*